

HÉGÉMONIE(S) ÉMERGENTE(S) ? HÉGÉMONIE ET THÉORIES « POST-OCCIDENTALES » AU MIROIR GRAMSCIEN

*Fabrice Argounès**

L'hégémonie, à l'échelle globale ou régionale, est un thème récurrent au sein de la discipline des relations internationales et d'approches d'inspiration gramscienne ou néogramscienne. Ces approches prennent en compte, par delà la puissance économique et militaire, l'existence d'un modèle de gouvernance globale appuyé par des normes qui soutiennent une idée d'universalité et une image d'un ordre mondial, et issu de l'expérience européenne, entre étatisation et colonisation, jusqu'aux expériences hégémoniques, anglaises puis américaines, leurs normes et leurs institutions. Les études néogramsciennes donnent à voir un modèle hégémonique occidental en même temps qu'elles forment un appareil critique de référence pour le comprendre. Cet article élargit ces références à des modèles hégémoniques non occidentaux liés aux théories dites « postoccidentales », qui n'entrent que rarement dans les réflexions contemporaines, en dépit d'une évolution rapide du système international au profit d'acteurs émergents, et en particulier de la Chine. Celle-ci est un sujet d'étude légitime pour les thèmes néogramsciens, entre élargissement de la classe sociale dominante au niveau global (transpacifique) ou modèle contrehégémonique. Au-delà, les discours universels postoccidentaux, notamment chinois, pourraient être comparables au modèle hégémonique issu des réflexions gramsciennes, à travers une épistémé propre à la domination considérée. Enfin, à partir de l'exemple hégémonique, la compatibilité entre les approches gramsciennes et non occidentales – et les critiques sur l'eurocentrisme subliminal ou l'orientalisme « *soft* » – est examinée afin de comprendre les enjeux de l'émergence d'approches théoriques concurrentes du grand récit centré sur le monde atlantique, dominant dans la discipline des relations internationales.

Hegemony, on a global or regional scale, is a recurring theme in international relations and in Gramscian-inspired and neo-Gramscian theory. In addition to economic and military power, these approaches take into account the existence of a model of global governance, which is guided by standards that promote universality and world order, and their norms and institutions, which are derived from the European experience from the establishment of State control and colonization to the hegemonic experiences of Britain and the United States. Neo-Gramscian perspectives provide not only important insight into the model of Western hegemony, but also a critical reference point for understanding said views. This article extends these approaches to non-Western hegemonic models of so-called “post-Western” theories, which, despite a rapidly changing international system that favors emerging actors, especially China, are rare in contemporary analysis. Whether it be the rise of the global (transpacific) ruling class or the counter-hegemonic model, this is a valid area of neo-Gramscian research. Moreover, post-Western universal discourses, particularly those of the Chinese, could be regarded as a hegemonic, in the Gramscian sense, episteme of domination. Finally, drawing from the concept of hegemony, the similarity between Gramscian and non-Western perspectives—and the critiques of subliminal Eurocentrism or “soft” Orientalism—is examined to understand the issues surrounding the emergence of competing theoretical approaches in the grand narrative of the Atlantic world that prevails in international relations.

* Fabrice Argounès est chercheur au sein du laboratoire du Centre Émile-Durkheim UMR 5116 (CNRS/Université de Bordeaux). Il est politiste et géographe et travaille sur la théorie des relations internationales et les théories de la géographie politique. Il est spécialiste de l'aire Asie-Pacifique (Indo-Pacifique) et l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *Géopolitique de l'Australie*. Sur les approches gramsciennes et les théories non-occidentales, il a également fait paraître, en 2010, l'article « De l'usage des Subaltern Studies en Relations Internationales » dans la revue *Dynamiques Internationales*.

Les recherches engagées dans les deux dernières décennies sur la place des États-Unis dans le monde et sur les formes de leur prépondérance, ou de la fin de celle-ci, se confondent souvent avec la recherche d'un modèle unique de domination globale ou au contraire d'une comparaison avec d'autres exemples, notamment le modèle britannique du XIX^e siècle, son essor et son déclin. Parmi les multiples notions utilisées pour expliquer, définir et comprendre cette prépondérance, le terme « hégémonie » a bénéficié d'une réelle reconnaissance au sein de la discipline des relations internationales depuis près de trois décennies. Présente à travers de nombreux paradigmes ou écoles des relations internationales – le réalisme au premier rang – l'hégémonie a également été développée à partir d'approches dites critiques, d'inspiration gramscienne¹. L'analyse « néo-gramscienne » du concept « d'hégémonie », à la suite des travaux de Robert Cox², s'inscrit dans une définition plus large que celles qui peuvent être portées par d'autres écoles de pensée en relations internationales. Cette approche est conforme au

*concept of hegemony that is based on a coherent conjunction or fit between a configuration of material power, the prevalent collective image of world order (including certain norms) and a set of institutions which administer the order with a certain semblance of universality*³.

Par ce prisme, la puissance militaire et économique américaine apparaît, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, à la base d'un modèle de gouvernance globale, par exemple à travers la maîtrise d'un ensemble d'institutions (*a set of institutions*) internationales, comme l'Organisation des Nations unies (ONU), le Fonds monétaire international (FMI) ou plus récemment l'Organisation mondiale du commerce (OMC), d'un semblant d'universalité (*semblance of universality*) et de certaines normes (*certain norms*) mondiales, par le consensus dit « de Washington »⁴. Les approches néo-gramsciennes rappellent également que l'image collective de l'ordre mondial (*collective image of world order*) – élément central de l'hégémonie – est issue d'un modèle influencé par l'expérience européenne, depuis l'étatisation des relations internationales aux débuts de la période moderne, dont la « Paix de Westphalie » a servi *a posteriori* de mythe fondateur, jusqu'à son élargissement à l'espace extra-européen porté par la colonisation et les expériences hégémoniques anglaises puis américaines, leurs normes et leurs institutions. Les quelques exemples pris en compte dans le cadre des réflexions sur l'hégémonie sont essentiellement liés à l'expérience historique occidentale, depuis l'Empire romain jusqu'à la puissance américaine, et les études néo-gramsciennes donnent à voir un modèle hégémonique

¹ Gramsci Antonio, *Cahiers de prison : Cahiers 6, 7, 8, 9*, trad, Paris, Gallimard, 1983 [Gramsci, *Cahiers de Prison : Cahiers 6, 7, 8, 9*].

² Robert W Cox, « Social Forces, States and World Orders: Beyond International Relations Theory » (1981) 10:2 Millennium - Journal of International Studies 126 [Cox, « Social Forces »]. Voir également Robert W Cox, « Gramsci, Hegemony and International Relations: An Essay in Method » (1983) 12:2 Millennium - Journal of International Studies 162 [Cox, « Gramsci »]. Son travail est inspiré de : Gramsci, *Cahiers de prison : Cahiers 6, 7, 8, 9*, *ibid*.

³ Cox, « Social Forces », *ibid* à la p 139.

⁴ Robert W Cox, « 'The International' in Evolution » (2007) 35:3 Millennium - Journal of International Studies à la p 522 [Cox, « 'The International' »].

occidental en même temps qu'elles forment un appareil critique de référence pour le comprendre.

Mais qu'en est-il d'autres exemples potentiels d'hégémonie, au niveau international, d'inspiration non-occidentale? Puisque Gramsci a eu une influence importante sur des références pour ce qu'il est convenu d'appeler des approches « non occidentales », « alter occidentales » ou plutôt « post-occidentales »⁵. Les théories « non occidentales » *stricto sensu* s'inscrivent dans des réflexions théoriques issues d'un corpus non occidental, mais les théories « post-occidentales » sont plutôt issues d'un métissage théorique. Ces dernières sont d'abord des approches critiques des théories *mainstream* occidentales centrées sur l'expérience européenne (européocentrisme) et le principe d'une linéarité entre l'ordre Westphalien et la mondialisation⁶ et des réflexions théoriques revendiquant des sources et des expériences éloignées du récit européen – puis occidental – dominant en sciences humaines. Les travaux des historiens subalternistes indianistes (*subaltern studies*), au premier rang desquels figure Ranajit Guha, ont par exemple nourri ces approches décentrées, à partir d'une expérience autre qu'européenne⁷. Elles sont également présentes au sein des théories des relations internationales, en dépit de certaines critiques sur leur unité, puisqu'elles apparaissent aussi diverses que les théories dites occidentales, en particulier sur leur décentrement réel par rapport aux approches critiques dont elles s'inspirent volontiers et sur leur potentiel de signification au regard de la domination (hégémonie) culturelle occidentale.

Les travaux de certains néo-gramsciens comme Robert Cox⁸ ou Stephen Gill⁹ ont été utilisés durant les décennies 1990 et 2000 pour affermir des théories des relations internationales pour le monde dit « non occidental ». Mais, pour sa part, la

⁵ Voir Amitav Acharya et Barry Buzan, « Conclusion: On the possibility of a non-Western IR theory in Asia » (2007) 7:3 *International relations of the Asia-Pacific* 427 [Acharya et Buzan]; Geeta Chowdhry et Sheila Nair, dir, *Power, Postcolonialism and International Relations: Reading Race, Gender, and Class*, London, Routledge, 2002; Fabrice Argounes, « De l'usage des Subaltern Studies en Relations Internationales, Can (and How) the Subaltern speak to/in International Relations? » (2009) 1 *Dynamiques Internationales* 1 [Argounes].

⁶ Voir Biswas Shampa, « Empire and Global Public Intellectuals » (2007) 36:1 *Millennium - Journal of International Studies* 132. Voir également l'ensemble du Forum spécial Edward Saïd de la revue *Millennium*, composé de cinq articles, dont celui de Shampa Biswas : Sheila Nair, « FORUM: Edward W. Saïd and International Relations » (2007) 36:1 *Millennium - Journal of International Studies* 77; Raymond Duvall et Latha Varadarajan, « Traveling in Paradox: Edward Saïd and Critical International Relations » (2007) 36:1 *Millennium - Journal of International Studies* 83; Geeta Chowdhry, « Edward Saïd and Contrapuntal Reading: Implications for Critical Interventions in International Relations » (2007) 36:1 *Millennium - Journal of International Studies* 101; LHM Ling, « Saïd's Exile: Strategic Insights for Postcolonial Feminists » (2007) 36:1 *Millennium - Journal of International Studies* 135.

⁷ Argounes, *supra* note 5 aux pp 10-13.

⁸ Par exemple Cox, « Social Forces », *supra* note 2 cité dans Vasilaki Rosa, « Provincialising IR ? Deadlocks and Prospects in Post-Western IR Theory » (2012) 41:1 *Millennium - Journal of International Relations* 3 à la p 4.

⁹ Gill Stephen, *Gramsci, Historical Materialism and International Relations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, cité dans Giorgio Shani, « Towards a Post-Western IR: The Umma, Khalsa Panth, and Critical International Relations Theory » (2008) 10:4 *International Studies Review* 722 à la p 725 [Shani, « Towards a Post-Western IR »].

question de l'hégémonie a longtemps été en retrait de ce décentrement, car il était justement perçu dans le cadre d'une résistance à l'hégémonie occidentale. Pourtant, avec l'importance de ces thèmes dans la lecture dite néo-gramscienne des relations internationales, la pertinence, la légitimité et jusqu'à la compatibilité d'une théorie gramscienne de l'hégémonie avec ces expériences, sont déterminantes pour comprendre l'émergence des acteurs non occidentaux, et plus particulièrement la Chine, ou bien les formes d'un monde post-hégémonique ou alter hégémonique, au niveau régional comme mondial. L'hégémonie et son devenir sont au centre de cette réflexion.

L'affaiblissement de la domination américaine et le renforcement de puissances régionales, potentiellement hégémoniques, sans forcément de projet d'envergure, permettent d'imaginer un certain nombre de candidats pour des hégémonies régionales émergentes, comme l'Allemagne en Europe, le Brésil en Amérique du Sud ou la Russie dans son espace régional. Il est même possible d'évoquer l'Inde ou l'Afrique du Sud. Nous ne prenons pas en compte l'ensemble de ces exemples, puisque cet article repose sur l'idée que la Chine est l'objet d'étude le plus légitime dans le cadre d'une réflexion sur le devenir de l'hégémonie et du bloc historique lié. Deuxième puissance économique mondiale et principal *challenger* des États-Unis en Asie et Pacifique, la Chine apparaît dans de nombreux articles et ouvrages de recherche comme l'acteur de référence par rapport au déclin relatif des États-Unis.

La place de la Chine dans le système international contemporain est abordée en particulier autour de deux idées concurrentes, développées par le réalisme et d'autres paradigmes et d'un réel intérêt pour la théorie néo-gramscienne : d'une part, une Chine présentée comme partisane du statu quo dans les relations internationales et, d'autre part, une Chine au contraire révisionniste, potentiellement déstabilisatrice. Ces deux approches très présentes dans certains courants des relations internationales sont résumées par John Ikenberry en 2008 dans son étude de la vision réaliste américaine sur Pékin¹⁰. L'approche gramscienne permet d'exhumer plus largement

¹⁰ Voir G John Ikenberry, « The Rise of China and the Future of the West: Can the Liberal System Survive? » (2008) 87:1 *Foreign Affairs* 23. Des libéraux institutionnalistes, pas forcément opposés à tous les arguments des réalistes, précisent que la Chine démontre son intégration à l'institutionnalisme libéral en participant aux institutions régionales et mondiales de manière active : Rosemary Foot, « Chinese Strategies in a US-Hegemonic Global Order: Accommodating and Hedging » (2006) 82:1 *International Affairs* 77. La littérature académique a évolué de manière radicale entre la décennie 1990 et la décennie 2000, passant d'une dominante réaliste sur l'essor de la Chine à une certaine approche libérale. Un des exemples les plus importants est celui des écrits d'Alastair Iain Johnston, qui entre son *Cultural Realism* de 1995 (Alastair Iain Johnston, *Cultural Realism: Strategic Culture and Grand Strategy in Chinese History*, Princeton, Princeton University Press, 1995) et son article *Is China a Status Quo Power?* en 2003, est passé d'une approche stratégique annonçant des relations conflictuelles avec une Chine révisionniste, à un regard beaucoup plus mesuré : « [i]t does not appear at the moment that China is balancing very vigorously against American military power or U.S. interests », voir Alastair Iain Johnston, « Is China a Status Quo Power? » (2003) 27:4 *International Security* 5 à la p 49. Notons néanmoins qu'Emmanuel Puig a montré dans sa thèse que l'opposition entre réalistes et libéraux sur ce sujet est largement dialectique : Emmanuel Puig, *Du "péril jaune" à la "menace chinoise" : sociogenèse de l'objet "Chine" dans la discipline américaine des relations*

des luttes politiques, sociales et économiques liées à l'essor de la Chine, qui apparaissent dans ces termes de « statu quo » et de « révision », à partir d'une autre alternative, entre élargissement du bloc hégémonique existant et promotion d'une nouvelle hégémonie, que celle-ci soit régionale ou globale. À notre connaissance, sous cet angle, ce questionnement est neuf en théorie des relations internationales.

Plus largement, la première approche remet en cause l'idée d'un modèle contre-hégémonique porté par l'émergence et les acteurs émergents, dont la Chine, puisque les élites chinoises pourraient ne pas proposer une nouvelle image de l'ordre mondial ou de l'universalité, mais apparaître comme un autre pilier de la classe sociale dominante au niveau global. La deuxième approche interroge l'autre hypothèse, avec des fondations nouvelles et dans lesquelles l'Occident pourrait être « provincialisé ». Elle a essaimé dans le champ des relations internationales dites « non occidentales » pour étudier en quoi les discours universels post-occidentaux, notamment chinois, se révèlent comparables au modèle hégémonique issu des réflexions gramsciennes et en quoi celui-ci peut être étudié à partir du régional et du global à travers une *épistémè*¹¹ propre à la domination considérée. Enfin, le dernier chapitre de cet article interroge la compatibilité entre Gramsci et les approches non occidentales au miroir de l'exemple hégémonique, afin de comprendre les enjeux de l'émergence d'approches théoriques concurrentes du grand récit centré sur le monde atlantique, dominant dans la discipline des relations internationales.

A. L'hégémonie, horizon « occidental » pour les relations internationales?

En relations internationales, l'Empire – la forme impériale – apparaît comme la forme la plus visible de la puissance d'un État à l'intérieur du système international¹². Dans les travaux de Michael Mann, cette forme impériale peut apparaître à travers de multiples modèles qui résument la place d'un État central dans un système international : l'empire direct, dans lequel les territoires périphériques sont annexés politiquement par l'État central et auxquels des institutions uniformes sont imposées, l'empire indirect, dans lequel les États périphériques conservent leur autonomie et négocient les règles du jeu avec les autorités centrales, l'empire informel, dans lequel les États périphériques ont une autonomie limitée par un État central qui a des capacités d'intimidation et de coercition, l'impérialisme économique, ou la coercition économique est centrale et enfin l'hégémonie, avec un ancrage dans

internationales, thèse de doctorat en science politique, Université Montesquieu Bordeaux IV, 2007 [non publiée].

¹¹ « Il ne sera pas question de connaissances décrites dans leur progrès vers une objectivité dans laquelle notre science d'aujourd'hui pourrait enfin se reconnaître : ce que l'on voudrait mettre au jour, c'est le champ épistémologique, l'épistémè », Michel Foucault, *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966 à la p 13.

¹² Michael Mann, « Impérialisme économique et impérialisme militaire américains : un renforcement mutuel? » (2008) 1:171-172 Actes de la recherche en sciences sociales 20.

les pratiques sociales des États périphériques, qui ne demande pas une très forte contrainte¹³. Alexander Motyl établit lui aussi une distinction entre *empire* et *hégémon* et, comme Mann, principalement par le biais de leur niveau de contrôle. Les empires contrôlent tant la politique intérieure qu'extérieure de leurs subordonnés, tandis que les hégémons contrôlent uniquement la politique extérieure¹⁴. Ces derniers apparaissent ainsi comme des objets d'étude des relations internationales par excellence.

De plus, l'hégémonie permet d'élargir la réflexion et de dépasser les enjeux de la domination militaire pour englober l'ensemble des processus de domination en vigueur en politique internationale, mais pour un nombre très restreint d'acteurs. Pour la période post-westphalienne, les principaux théoriciens qui abordent le thème de l'hégémonie développent leurs travaux à partir de quelques exemples seulement, parfois les Provinces-Unies au cours du XVII^e siècle, mais surtout le Royaume-Uni, du XIX^e jusqu'au début du XX^e siècle et les États-Unis dans la seconde partie du XX^e siècle. Si l'hégémonie britannique n'a pas les mêmes caractéristiques et est qualifiée de « singulière » par un auteur comme Ian Clark¹⁵, elle correspond au second modèle le plus étudié après l'exemple américain. L'hégémonie est également utilisée pour d'autres cas, comme le Concert européen à partir de 1815, qui a pu être décrit *a posteriori* comme « hégémonie collective ».

Les dimensions de l'hégémonie peuvent être très diverses et, dès les années 1970, Charles Kindleberger insiste sur la dimension économique comme caractéristique majeure de la situation hégémonique, de son essor et de son déclin¹⁶. Robert Gilpin évoque pour sa part un état de « stabilité hégémonique » fondé sur la présence d'une puissance hégémonique européenne ou occidentale qui assure la « paix » – *pax romana* dans l'Antiquité, *pax britannica* autour du XIX^e siècle et *pax americana* après 1945 – à partir d'un ensemble de caractéristiques plus larges que l'économie et précise que cette stabilité internationale apparaît et disparaît dans le cadre de l'essor et du déclin de l'hégémon. Gilpin insiste surtout sur l'idée que dans un système hégémonique, les autres puissances acceptent que l'une d'entre elles assume un leadership¹⁷. Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis sont décrits comme responsables d'un système international libéral, avec une diversité d'institutions dans les champs politique, économique et sécuritaire qui bénéficient pleinement à d'autres acteurs engagés à leurs côtés qui consentent à une relation asymétrique¹⁸. Cette prépondérance politique et militaire (suprématie matérielle) est

¹³ *Ibid* à la p 24.

¹⁴ Alexander J Motyl, *Imperial Ends: The Decay, Collapse, and Revival of Empires*, New York, Columbia University Press, 2001 à la p 20.

¹⁵ Ian Clark, « Bringing Hegemony back in: the United States and international order » (2009) 85:1 *International Affairs* 23 aux pp 30-31.

¹⁶ Voir le chapitre « An Explanation of the 1929 Depression » dans Charles P Kindleberger, dir, *The World in Depression 1929-1939*, Berkeley, University of California Press, 1973 aux pp 301-310.

¹⁷ Voir l'œuvre de Gilpin Robert, *War and Change in International Politics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981.

¹⁸ G John Ikenberry, *After Victory: Institutions, Strategic Restraint, and the Rebuilding of Order after Major Wars*, Princeton, Princeton University Press, 2001 à la p 164. Voir également, pour la période

fortement liée à l'acceptation par les autres États de l'ordre international d'un État dominant¹⁹. Dans ce modèle, la prédominance américaine bénéficie à des puissances secondaires qui deviennent « satisfaites » de l'ordre international, car celui-ci offre de nombreux avantages. « *When collective goods are at stake, hegemony may create a situation in which one actor (the hegemon) is willing and able to provide good all by himself, which, in turn, gives the others the opportunity to free-ride*²⁰. » Dans ce cadre, certains États secondaires bénéficient des biens collectifs offerts par la puissance américaine, tels que la sécurité politique et économique²¹.

Dans cette optique, l'ordre libéral apparaît comme le produit de l'hégémonie d'une puissance dominante plutôt que comme produit de l'ouverture d'un système international libéral²². Le degré de consentement et de légitimité est plus proche d'une vision consensuelle de la puissance hégémonique qui repose sur la conscience subjective, propre aux États, des avantages de l'acceptation de l'hégémonie d'une puissance dominante. La puissance s'inscrit dans le cadre de l'internationalisation de normes au sein des structures internationales principales ou secondaires, et l'exemple développé est l'exemple américain. Joshua Goldstein reprend une définition inspirée de ces nombreuses approches sur l'hégémonie : « *Hegemony essentially consists of being able to dictate, or at least dominate, the rules and arrangements by which international relations, political and economic, are conducted* »²³.

Une des approches les plus ambitieuses pour la définition de l'hégémonie et un des points de départ des approches critiques en relation internationales se situe à la suite des travaux de Gramsci et de l'œuvre de Robert Cox et des néo-gramsciens, autour d'une hégémonie non coercitive et normative²⁴. Cette hégémonie gramscienne est d'abord interne à l'État et s'inscrit dans le cadre d'un désengagement du tout économique marxiste, autour de la notion de « bloc historique », qui renvoie à l'unité organique de la superstructure et de l'infrastructure, de la société civile et de la société politique²⁵, qu'Althusser présente autour de deux appareils, les appareils idéologiques

contemporaine, le livre de Robert O Keohane, *After Hegemony: Cooperation and Discord in the World Political Economy*, Princeton, Princeton University Press, 1984.

¹⁹ Voir Ian Clark, « China and the United States: a succession of hegemonies? » (2011) 87:11 *International Affairs* 13 aux pp 14, 23.

²⁰ Andreas Hasenclever, Peter Mayer et Volker Rittberger, *Theories of International Regimes*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997 à la p 52.

²¹ Pour une présentation des biens publics ou biens collectifs, voir Joanne Gowa, « Bipolarity, Multipolarity and Free Trade », (1989) 83:4 *The American Political Science Review* 1245.

²² Krasner Stéphane, « Unilateralism, Possibly Unavoidable », *Memo prepared for Conference on Asia in search of a New World Order*, Tokyo, RIETI, 2004 à la p 2.

²³ Joshua S Goldstein, *Long Cycles: Prosperity and War in the Modern Age*, New Haven, Yale University Press, 1988 à la p 281.

²⁴ Voir les deux articles de Robert W Cox : Cox, « Social Forces », *supra* note 2; Cox, « Gramsci », *supra* note 2. Voir également Andrew Gamble, « Hegemony and Decline: Britain and the United States », dans Patrick Karl O'Brien et Armand Clesse, *Two Hegemonies: Britain 1846-1914 and the United States 1941-2001*, London, Ashgate, 2002, 127 à la p 130.

²⁵ Pour une présentation de la notion de bloc historique d'après les écrits de Gramsci, voir le chapitre consacré dans Jean-François Bayart, *L'État en Afrique : la politique du ventre*, nouvelle éd, Paris, Fayard, 2006 aux pp 241-254.

d'État (Église, école, droit, presse)²⁶, qu'il différencie de « ceux (armée, police, etc.) qui interviennent dans le cadre de la fonction répressive de l'État »²⁷. Gramsci évoque également l'importance de « l'hégémonie culturelle et morale » des dominants qui font admettre un certain mode de pensée à l'ensemble de la société²⁸. Pour les internationalistes néo-gramsciens, une hégémonie, initialement établie par des forces sociales dominantes à l'intérieur de l'État, sur le modèle gramscien, est projetée à une échelle mondiale, conséquence de l'expansion externe de l'hégémonie interne établie par une classe sociale dominante. Cox définit l'hégémonie comme un « leadership par consentement », avec une importance particulière donnée aux dimensions idéologiques et subjectives, mais insiste sur la difficulté d'existence d'une « classe internationale », qui serait porteuse d'hégémonie²⁹. L'hégémonie néo-gramscienne, est bien plus qu'une simple domination d'un État, même si elle nécessite un État « suffisamment sûr de lui pour se poser en modèle et devenir un centre d'attraction »; l'hégémonie est exercée à travers le développement et la mobilisation d'une coalition de forces politico-économiques qui traversent les classes et forment un bloc historique qui peut être élargi par-delà les forces sociales de l'État dominant³⁰. Les différents exemples donnés par Cox et les autres néo-gramsciens, dont Gill et Law, sont essentiellement occidentaux, mais leurs définitions portent en elles une dimension plus large, parfois apparentée à l'universel, qui permet d'envisager de multiples exemples.

B. L'avenir d'un bloc hégémonique mondial dans un déclin relatif des États-Unis

Les approches néo-gramsciennes évoquent la question des structures historiques qui permettent d'envisager les évolutions qui ont donné naissance aux blocs historiques à travers lesquels le pouvoir de forces sociales et d'un État dominant se reproduisent au sein d'une structure intra-étatique et internationale. La légitimité de l'hégémon contemporain est un point central de la réflexion néo-gramscienne, à partir de l'exemple américain. Ainsi, la structure historique actuelle, qui se confond avec la mondialisation selon Cox, n'est pas considérée comme hégémonique par cet auteur puisque les institutions et les élites manquent de légitimité.

²⁶ Voir les écrits d'Althusser : « Gramsci est, à notre connaissance, le seul qui se soit avancé sur la voie que nous empruntons. Il a eu cette idée "singulière", que l'État ne se réduisait pas à l'appareil (répressif) d'État, mais comprenait, comme il disait, un certain nombre d'institutions de la "société civile" : l'Église, les Écoles, les syndicats, etc. », dans Louis Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'État (Notes pour une recherche) » (1970) 7 *La Pensée* 151, en ligne : UQAC <http://classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et_AIE/ideologie_et_AIE.pdf>.

²⁷ Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché : enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008 à la p 208.

²⁸ Gramsci, *Cahiers de Prison : Cahiers 6, 7, 8, 9*, *supra* note 1 à la p 222.

²⁹ Cox, « Social Forces », *supra* note 2 aux pp 140-141. Stephen Gill et David Law, « Global hegemony and the Structural Power of Capital » (1989) 33 :4 *International Studies Quarterly* 475 à la p 477.

³⁰ Stephen Gill et David Law, « Global hegemony and the Structural Power of Capital » (1989) 33:4 *International Studies Quarterly* 475 à la p 477.

*The evolving historical structures of (American) 'Empire', the pluralism of civilizations in the surviving state system and the movement in civil society towards the creation of new forms of structuring social power compete in the process of self-organization of global governance. Legitimacy is the weak point. Efforts at imposing order through 'passive revolution' are doomed to fail for lack of legitimacy*³¹.

Quelle que soit la dimension hégémonique, réelle ou inachevée, de la structure historique actuelle³², les États occidentaux sont au centre des études néo-gramsciennes. Qu'il s'agisse des organisations internationales ou des classes transnationales, les exemples des néo-gramsciens sont fortement centrés sur la domination américaine et sur le système capitaliste normé par Washington à partir des pratiques et des institutions de l'après Seconde Guerre mondiale. Les démarches contre-hégémoniques et les tentatives de mise en place d'un appareil idéologique critique de l'hégémonie américaine s'inscrivent en particulier à travers les démarches de la société civile, dans les sociétés latino-américaines par exemple.

Les autres causes de la difficulté de mise en place d'une hégémonie, défendues pourtant par Cox dans un de ces derniers articles sur le sujet³³, par exemple le « pluralisme des civilisations », apparaissent en retrait. Le principe d'un projet contre-hégémonique des États du Sud ou « émergents » a d'ailleurs été relativisé par nombre de chercheurs dans la dernière décennie, en dépit d'une place de plus en plus importante dans le système international.

Dans l'après guerre froide, alors même que les États du Sud gagnaient une légitimité nouvelle sur la scène internationale, leur place dans la structure hégémonique n'était pas liée à une remise en cause globale du système issu de la domination occidentale. Les démarches faites par certains acteurs, comme l'Organisation de coopération de Shanghai (OCS) ou les rencontres des BRICS (Brésil – Russie – Inde – Chine – Afrique du Sud) ont parfois été présentées comme des tentatives de mise en place de blocs contre-hégémoniques, en particulier dans une lecture réaliste, mais la plupart de ces institutions restent centrées sur des enjeux qui ne sont pas bâtis sur une remise en cause majeure du système international, politique et économique, mis en place après la Seconde Guerre mondiale. Dans la perspective néo-gramscienne, il ne s'agit nullement d'un contre bloc historique issu de l'expansion externe d'une classe sociale concurrente à la classe dominante.

« Le tiers-monde », « le monde en développement », le ou les « Sud(s) », « l'Orient » au sens large en opposition à l'Occident, quelle que soit l'appellation consacrée, apparaissent dans un rôle nouveau avec les nouvelles formes d'organisation du travail au niveau mondial mises en place à partir des années 1970 et 1980. Leur place dans le système international n'est pas perçue comme une base pour une révolution active. Dans la lecture néo-gramscienne, l'exploitation impérialiste,

³¹ Cox, « 'The International' », *supra* note 4 à la p 513 (dans le résumé de l'article).

³² Voir Richard B Du Boff, « U.S. Hegemony: Continuing Decline, Enduring Danger » (2003) 55:7 Monthly Review 1 à la p 1.

³³ Cox, « 'The International' », *supra* note 4 à la p 521.

qui était le fruit de l'action des métropoles et de l'hégémonie britannique, au service des élites capitalistes européennes, puis l'exploitation du tiers-monde, après les indépendances, par la dynamique du capitalisme, que les théoriciens de la dépendance ont mis en avant comme explication première des faiblesses économiques de certains États, par exemple en Amérique latine, ont été remplacées par une hiérarchie dont les contours sont moins clairs que lors des périodes hégémoniques précédentes. C'est une des principales nouveautés de la période contemporaine. Cox rappelait d'ailleurs en 2007 que les principaux acteurs de la mondialisation, empires, États et sociétés civiles se chevauchent géographiquement au Nord comme au Sud et qu'ils ne sont pas limités par les frontières territoriales.

The Three configurations of power in the world today overlap geographically. They are not confined by territorial boundaries. They have points of geographical concentration but are in contest everywhere asserting rival claims to legitimacy, while the expansion of the covert world, in both subversive and parasitical aspects, undermines legitimacy everywhere³⁴.

Il s'agit d'une nouvelle définition de l'hégémonie qui tend à remettre en cause les cadres d'un système-monde d'inspiration « wallersteinienne » entre centres et périphéries clairement définis³⁵. À l'ancien rapport Nord-Sud succède une domination diffuse et déterritorialisée.

Les tensions entre les États occidentaux et la Russie, sur l'Ukraine en particulier, et la place de plus en plus importante d'un État comme la Chine dans le système international obligent néanmoins à une réflexion nouvelle sur les émergents. Mais ceux-ci ne portent pas forcément une potentielle remise en cause du système dominant. Le renouveau de la maîtrise de l'architecture mondiale au sein du FMI, le déplacement du centre de gravité de la gestion des crises mondiales et l'insertion du Groupe des vingt (G20) comme acteur international permettent à de nombreux États dits émergents (Inde, Turquie, Indonésie...) de s'affirmer au sein du système international existant.

Mais la remise en cause de ce système est plus rare, même pour la Chine. Plus les scénarios sont récents, plus ils anticipent l'arrivée de Beijing à la première place des puissances économiques mondiales, ce qui est en soi la remise en cause la plus importante de l'hégémonie de la classe dominante occidentale. Plus que l'arsenal militaire et nucléaire russe, la puissance économique chinoise interpelle le mode de domination inscrit dans le système international de l'après Seconde Guerre mondiale et de l'après guerre froide. Mais l'essor de l'économie chinoise et de sa classe dominante peut être étudié au sein du système existant, sans réflexion particulière sur un possible projet hégémonique chinois.

³⁴ Cox, « 'The International' », *ibid* à la p 522.

³⁵ Immanuel Wallerstein, *The Modern World System, vol. 1, Capitalist Agriculture and The Origins of the European World Economy in the Sixteenth Century*, San Diego, Academy Press, 1974 [Wallerstein].

Dans un ordre géré avec exclusivement « la vraisemblance » de l'universalité³⁶, la Chine parvient à s'inscrire au cœur du système politique et économique mondial en deux décennies. Elle dispose déjà d'un siège de membre permanent au Conseil de sécurité des Nations unies et détient la troisième place pour le pourcentage des droits de vote au FMI, à quasi égalité avec le Japon, suite à la réforme de 2010. À l'OMC, où le Cycle de Doha pourrait ne pas aboutir et où les critiques sont nombreuses sur un libre-échange perçu comme dogme anglo-saxon, les observateurs n'étaient pas du tout certains que l'OMC profiterait autant à la Chine, entrée en 2001. Pourtant, le commerce extérieur de la Chine – et ses excédents – ont explosé à partir du moment où elle est entrée dans l'OMC. Cette inscription dans les principales institutions de l'ordre mondial est un élément important du succès de la Chine au niveau international. Le chercheur Xinji Hu ne dit pas autre chose lorsqu'il évoque, à propos de l'essor de la Chine, la faible valeur de la concurrence entre « consensus » qui coïnciderait avec l'inscription claire dans un bloc contre-hégémonique :

China's threat to the US in the region and elsewhere might emerge not from the promotion of an alternative model (Beijing versus Washington Consensus debate), but instead, as Hu Xijin puts it, because by 'playing by the rules that Westerners themselves have formulated, the Chinese are beating them at their own game'³⁷.

En prenant en compte les réflexions de Cox, la Chine pourrait être le principal bénéficiaire d'un élargissement du bloc hégémonique tel que défini par les néo-gramsciens au niveau international. Les élites chinoises participent pleinement de la définition des nouvelles élites transnationales, à travers leur place dans les flux touristiques internationaux (dans l'ère asiatique, notamment en Thaïlande, au Vietnam, à Singapour, mais aussi en Europe où les touristes chinois sont espérés), leur présence sur le marché de l'art (qui fait monter la cote des artistes chinois) et des enchères (Drouot, Sotheby's), leur place sur le marché du luxe international, ou encore le poids de plus en plus important de leur langue parmi les élites internationales. De même, la montée en puissance des publications des universitaires chinois, dans les revues internationales, ou la place de la diaspora.

Cet essor de la classe dominante chinoise s'inscrit en écho à l'œuvre du néo-gramscien Van der Pijl³⁸, qui a théorisé les classes sociales transnationales et qui a travaillé sur la formation d'une classe transnationale atlantique (transatlantique) durant l'après Seconde Guerre mondiale. Ces évolutions pourraient mener à la formation d'une classe sociale dite « trans-pacifique » par l'élargissement du bloc historique international, ici aux élites chinoises, mais plus largement à l'ensemble des

³⁶ Cox, « Social Forces », *supra* note 2 à la p 139.

³⁷ Xijin Hu, « A Competitive Edge » (2008) 4:3 Chinese Security 27, cité dans Shaun Breslin « Understanding China's Regional Rise: Interpretations, Identities and Implications » (2009) 85:4 International Affairs 817 à la p 831.

³⁸ Voir les travaux de Kees Van Der Pijl, *Transnational Classes and International Relations*, Londres, Routledge, 1998.

élites des pays émergents, en particulier asiatiques, autrefois en retrait du système capitaliste. Dans le cadre de la *doxa* gramscienne, cet élargissement du bloc hégémonique participe d'une évolution globale qui tend à minimiser le rôle du rapport de force en cours dans le système international, encore largement stato-centré, au profit d'une perception globale des enjeux sociaux et des rapports de force entre classes.

Pourtant, la question d'un positionnement hégémonique potentiellement concurrent du modèle actuel et de la domination américaine en particulier, reste très présente. Le « pluralisme des civilisations »³⁹, tout comme le système interétatique westphalien qui persiste⁴⁰, en particulier à partir de l'exemple chinois, mais pas seulement, sont les bases pour une réflexion sur un modèle hégémonique qui serait non occidental.

C. « Hégémonie émergente » : approche néo-gramscienne et modèle hégémonique non occidental?

Plus largement que la réflexion sur les classes sociales transnationales, les théories néo-gramsciennes semblent disposer des outils nécessaires pour aborder un questionnement novateur sur l'évolution du système international et sur la mise en place de nouveaux blocs historiques⁴¹. Les débats au sein de l'histoire globale d'inspiration marxiste, pour répondre à la question du capitalisme, de son origine, des ressorts de sa constitution, ont déjà été confrontés aux différences entre modèle universalisant d'inspiration occidentale et modèle(s) alternatif(s)⁴². Dans ce cadre, l'analyse du ou des « système(s)-monde(s) » se partage entre la voie tracée par Immanuel Wallerstein, qui considère que le capitalisme historique est lié au système-monde moderne élaboré à partir du XVI^e siècle par les puissances occidentales⁴³, et les travaux de Barry Gills, qui insistent sur l'idée que systèmes-mondes (au pluriel) et affirmation du capitalisme sont présents sous diverses formes depuis plus longtemps, par exemple dans un système médiéval et moderne centré sur l'océan Indien, et qu'ils peuvent s'organiser sous d'autres formes et avec d'autres dominations dans l'avenir⁴⁴.

Aux côtés de ces réflexions historiographiques, les études néo-gramsciennes en science politique peuvent apparaître également tout à fait compatibles avec des dominations non occidentales. Si l'universel et, comme nous l'avons évoqué, dans une certaine mesure les approches gramsciennes de l'hégémonie, ont longtemps été

³⁹ Cox, « 'The International' », *supra* note 4 à la p 521.

⁴⁰ *Ibid* à la p 520.

⁴¹ Robert W Cox et Timothy J Sinclair, *Approaches to World Order*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996 [Cox et Sinclair, *Approaches to World Order*].

⁴² Philippe Norel, « L'émergence du capitalisme au prisme de l'histoire globale » (2013) 53 *Actuel Marx* 63 à la p 65.

⁴³ Wallerstein, *supra* note 35 dans l'introduction.

⁴⁴ Barry Gills, « La théorie du système monde (TSM) : Analyse de l'histoire globale » (2013) 53 *Actuel Marx* 39.

perçus comme des concepts exclusivement occidentaux, les perspectives saïdiennes ont rappelé qu'au discours universel occidental était associé un alter universalisme, dans un Orient pris comme un tout plus ou moins homogène, mais porteur d'un contre-point. Ainsi, dans le cadre des théories des relations internationales, Giorgio Shani rappelle que « l'islamisme » a été perçu comme le principal concurrent de la vision du monde occidental, séculaire et historiciste des relations internationales, non seulement dans une perspective critique de l'universalisme occidental, mais potentiellement alter hégémonique⁴⁵. L'*Umma* (communauté des croyants) en particulier est présentée, chez Berger, comme une communauté post-westphalienne ambitieuse⁴⁶, ou chez Olivier Roy, comme un embryon d'un islam mondialisé, à partir d'un rejet des limites de l'État nation, très occidental, et d'un projet universalisant⁴⁷. L'islamisme est perçu, au début des années 2000, comme compétiteur de l'universalisme occidental. Shani prend exemple sur un autre système universaliste, la *Khalsa Panth* (communauté des purs) de la religion sikh, qui est également un projet universel, d'inspiration religieuse⁴⁸. Néanmoins, ces universalismes, s'ils représentent une vision du monde qui correspond aux cultures concernées et participent de la mise en place d'un ordre spécifique interne à certains pays, ont des difficultés à prétendre à un véritable projet contre-hégémonique, en particulier dans le cadre d'une expansion externe et de la construction d'un centre d'attraction universel. Si chaque religion peut inscrire sa vision du monde en concurrence avec la vision dominante, il est difficile d'imaginer une domination large, jusqu'à l'hégémonie, sans imposition des règles et des arrangements qui gouvernent les relations internationales.

Ce sont d'autres acteurs des relations internationales qui peuvent apparaître comme des concurrents au modèle dominant, en particulier des pays ou des organisations interétatiques. Dans la longue liste des émergents, dont les BRICS sont les principales puissances économiques, la Russie est un acteur majeur, très dynamique dans sa région immédiate et porteuse d'un discours contre-hégémonique ambitieux et de la volonté d'imposer sa domination sur certains de ses voisins et de mettre en place des alliances globales, mais ses faiblesses économiques et son histoire en partage ne lui permettent pas d'entrer en concurrence directe avec le monde occidental.

La Chine est le pôle le plus à même de proposer un véritable contre-point hégémonique. Elle est une puissance émergente qui commence à disposer de la puissance institutionnelle, sous toutes ses formes, pour imposer sa vision du monde et une potentielle hégémonie culturelle et morale. L'Asie de l'Est est marquée par cette évolution avec la promotion du *soft power* des États asiatiques, en particulier de la Chine, dont l'action est régulière dans les instances régionales en dépit de la méfiance

⁴⁵ Giorgio Shani, « 'Provincializing' Critical Theory: Islam, Sikhism and International Relations Theory » (2007) 20:3 Cambridge Review of International Studies 417 [Shani, « 'Provincializing' »]; Shani, « Towards a Post-Wertern IR », *supra* note 9.

⁴⁶ Maurits Berger, *Religion and Islam in Contemporary International Relations*, The Hague, Institute of International Relations 'Clingendael', 2010.

⁴⁷ Roy Olivier, *L'Islam mondialisé*, Paris, Le Seuil, 2002.

⁴⁸ Shani, « Towards a Post-Wertern IR », *supra* note 9 à la p 729.

des partenaires asiatiques. De même, la Chine est en train de faire l'acquisition de la puissance matérielle nécessaire à une ambition hégémonique, comme puissance économique, financière ou militaire. Dans la région est-asiatique en particulier, elle cherche à affirmer une vision de l'ordre régional en concurrence avec celle des États-Unis, en particulier depuis la fin des années 1990 :

*The East Asian currency crisis of 1997–98 shook Asian confidence in the way monetary matters were managed out of Washington. That may have been a turning point. China initiated a move towards Asian economic regionalism to increase intra-Asian trade and investment so as to make the region less dependent upon the US market and to shield Asian economies from US financial dominance*⁴⁹.

En outre, la construction de métarécits sino-centrés donne une influence plus forte à la Chine lorsqu'elle cherche à prouver qu'elle n'est pas dangereuse pour l'ordre mondial du XXI^e siècle. Ceci correspond à la promotion d'une image collective d'un nouvel ordre. L'universalisme chinois repose sur une politique « de montée en puissance pacifique » (*heping jueqi*), développée notamment par Zheng Bijian, comme réponse directe à la théorie de la menace chinoise portée par certains officiels américains et asiatiques⁵⁰. Dans le monde universitaire anglo-saxon, David Kang est représentatif de cette évolution avec l'étude et la mise en valeur du système des tributs centrés sur l'empire du milieu et de la promotion de contre-récits⁵¹ : l'ordre chinois de l'époque classique face au chaos entraîné par l'arrivée des Occidentaux dans la région, et la promotion du navigateur Zheng He, et ses voyages à travers l'océan Indien au début du XV^e siècle, comme anti-Christophe Colomb.

Les élites chinoises – du point de vue gramscien, les forces sociales qui dominent le système chinois – cherchent à renforcer la promotion d'un ordre universel qui s'appuie certes sur la puissance matérielle de la Chine, mais également sur une image collective d'un ordre régional ou mondial qui repose sur un passé mythifié, sur des institutions régionales dans lesquelles la Chine cherche à imposer ses normes et à travers lesquelles elle tente de coordonner un ordre régional. La mise en place d'une région Yuan dans le cadre du développement des échanges régionaux et la promotion des normes chinoises pour les partenaires commerciaux qui cherchent à renforcer les accords bilatéraux, en sont des exemples. La référence au système *Tianxia* au niveau international apparaît comme un élément déterminant pour comprendre la volonté de mettre en valeur un système consensuel qui s'appuie sur la vraisemblance d'une nouvelle universalité. William Callahan a notamment rappelé que de nombreux intellectuels chinois comme Wang Gungwu ou Zhao Tingyang cherchent à mettre en valeur un modèle chinois de l'ordre mondial universellement

⁴⁹ Cox, « 'The International' », *supra* note 4 à la p 522.

⁵⁰ Voir Khanna Parag, *The Second World, Empires and Influence in the New Global Order*, New York, Random House, 2008 à la p 260.

⁵¹ Kang David, *China Rising, Peace, Power and order in East Asia*, Columbia, Columbia University Press, 2007 aux pp 23-29.

valide⁵². Le terme *Tian* (le ciel) *Xia* (sous) signifie ce qui est sous le ciel, qui peut être traduit dans les textes chinois classiques comme la Terre dans son ensemble ou le monde chinois. Ce système international apparaît comme porté par les élites chinoises, dans un ordre hiérarchique qui se fait au service des classes dominantes d'un pays, entraîné par la puissance de celui-ci sur la scène internationale. Ces élites semblent chercher à construire un consensus d'abord régional afin d'assurer le développement du capitalisme chinois, en investissant dans l'exploitation tant des ouvriers chinois que dans celle des subalternes des autres États de l'Est-asiatique.

À travers cet exemple, l'analyse gramscienne peut permettre d'aborder également la question de l'hégémonie régionale, notion utilisée par les réalistes et en particulier Mearsheimer⁵³, pour qui le seul hégémon susceptible de voir le jour est un hégémon régional et non pas un hégémon global. Dans une approche proche, Philippe Beaujard rappelait en 2013, que le marxisme a pris en compte l'existence d'hégémonies régionales à l'intérieur de systèmes-mondes anciens ou contemporains, dont le plus important est le système-monde afro-eurasien où l'océan Indien occupait une place centrale⁵⁴. L'essor de la Chine dans la région Asie-Pacifique, ou plus largement Indo-Pacifique s'inscrit dans ces modèles alternatifs.

D. Quel compagnonnage entre Gramsci et les théories non occidentales?

Dans le cadre de ces réflexions, les approches néo-gramsciennes apparaissent ainsi compatibles avec l'essor de la Chine sur la scène internationale et potentiellement avec l'émergence d'autres acteurs asiatiques ou sud-américains. Pourtant, la question de cette compatibilité entre Gramsci et les théories non occidentales est posée au sein de ces dernières. À la fin des années 1970 et au début des années 1980, les réflexions subalternistes et les approches critiques des relations internationales d'inspiration gramscienne participent à la remise en question des savoirs institutionnels, que promeuvent plus tard les théories des relations internationales non occidentales, à partir de la position de Cox qui rappelle que les théories dérivent « *from a position in time and space, specifically social and political time and space* »⁵⁵. Elles permettent, par exemple dans l'œuvre de Mohamed Ayood, le questionnement de l'agenda américain et du métarécit des relations internationales post westphaliennes⁵⁶. L'influence néo-gramscienne est très forte sur la relecture de

⁵² William A Callahan, « Chinese Visions of World Order: Post-hegemonic or a New Hegemony? » (2008) 10:4 International Studies Review 749 à la p 750.

⁵³ Voir John Mearsheimer, « The Future of the American Pacifier » (2001) 80:5 Foreign Affairs 46.

⁵⁴ Philippe Beaujard, « Un seul système-monde avant le XVI^e siècle? L'océan Indien au cœur de l'intégration de l'hémisphère afro-eurasien » dans Philippe Beaujard, Laurent Berger et Philippe Norel, dir, *Histoire globale, mondialisations et capitalisme*, Paris, La Découverte, 2009 à la p 82.

⁵⁵ Cox et Sinclair, *Approaches to World Order*, supra note 41 à la p 87.

⁵⁶ Mohammed Ayood, « Inequality and Theorizing in International Relations: The Case for Subaltern Realism » (2002) 4:3 International Studies Review 27 [Ayood, « Inequality and Theorizing »].

l'article de Stanley Hoffmann de 1977⁵⁷ sur l'idée que les relations internationales sont une science sociale américaine. Ayoob insiste sur le fait que la production et la reproduction, la construction et la reconstruction des hypothèses théoriques, et des théories elles-mêmes, sont dominées par les universitaires américains et, dans une moindre mesure, européens, et acceptées comme vérités dans le monde entier⁵⁸. Face à cet état de fait, les approches non occidentales insistent en particulier sur la déterritorialisation de l'*épistémè*, sur la remise en cause de l'ethnocentrisme ou sur l'existence de ressources moins conventionnelles à dévoiler.

Ce sont notamment les subalternistes indiens qui ont mis en avant ces éléments, comme Dipesh Chakrabarty qui indique sa volonté de « détricoter » les grands récits européens en reprenant notamment l'idée de « déterritorialisation », notion deleuzienne et lévinassienne⁵⁹. Dans les relations internationales, cette démarche rejoint le développement d'une vision depuis les strates inférieures, défendue par l'école néo-gramscienne et Stephen Gill⁶⁰, ou d'un « contre-point » historique saïdien pour concurrencer les approches dominantes au sein des relations internationales. Les liens entre approches néo-gramsciennes et théorie des relations internationales non occidentales ont été mis en avant à travers les démarches visant à analyser une continuité entre le colonialisme comme mission civilisatrice et la globalisation, les organisations de développement et les aides au tiers-monde. Gayatri Spivak évoque ainsi

⁵⁷ Stanley Hoffmann, « *An American Social Science* » (1977) 106:3 *Daedalus* 41 aux pp 41-43.

⁵⁸ Ayoob, « *Inequality and Theorizing* », *supra* note 56 à la p 29.

⁵⁹ Voir Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe, La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010. Pour reprendre les figures émergentes dans la pensée d'Emmanuel Lévinas, *Ulysse et Abraham*, nous pouvons opposer l'*Heimat* heideggerien et la philosophie lévinassienne, autour de l'ouverture, même forcée, à l'autre, du désenracinement et de la déterritorialisation originaire, qui est également présente dans l'œuvre de Gilles Deleuze. Voir Pierre Bouretz, *Témoins du futur : Philosophie et messianisme*, Paris, Gallimard, 2003 aux pp 882-883 (« Métaphoriquement parlant, l'histoire de ce que Lévinas nomme "la philosophie qui nous est transmise" a toujours suivi le chemin d'Ulysse revenant vers Ithaque et elle cherchait à déployer son allergie foncière à l'Autre en décrivant la trajectoire de sa résorption dans le Même [...]. À cette figure magistrale qui conjoint l'Odyssée de l'Esprit et l'itinéraire du monde, Lévinas veut opposer celle d'une œuvre pensée "radicalement", c'est-à-dire pensée comme "mouvement du Même vers l'Autre qui ne retourne jamais au Même". Quant à son épure, elle ne se dessine pas dans les aventures d'Ulysse, mais dans celles d'Abraham ». Bouretz reprend également l'étude de Temps et Infini pour présenter la « grande trahison » de l'ontologie occidentale : « Elle consiste pour les choses en cette reddition qu'assure leur conceptualisation, lorsque la science ignore leur individualité pour ne saisir que la généralité. Elle s'attache en ce qui concerne les hommes au phénomène de la terreur [...]. Mais tel est le prix de la théorie qui se veut lumière où les étants deviennent intelligibles, ontologie. À quoi il faut encore ajouter que la philosophie occidentale a précisément été [...] : "une réduction de l'Autre au Même [...]" (à la p 13). [...] [L]a philosophie vise donc moins la paix avec l'Autre que sa suppression ou sa possession. En ce sens, "l'ontologie comme philosophie première est une philosophie de la puissance", et l'universalité qu'elle promet par ce qui devrait être la non-violence de la totalité demeure malgré tout dans l'obédience de l'anonyme, au risque d'une nouvelle inhumanité »).

⁶⁰ Voir par exemple l'œuvre de Gill Stephen, *Power and Resistance in the New World Order*, 2^e éd, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

*The penetration of global capitalism – the New Empire – in the guise of the World Trade Organization, NGO's, bio-research companies, UN development projects and human rights organizations – into the lowest levels of society is responsible for producing what [Spivak] terms the 'new-subaltern'*⁶¹.

Ces réflexions critiques examinent par exemple l'hégémonie à travers la perspective de l'alliance transnationale entre les classes dominantes – la construction des projets d'hégémonie par la mondialisation néolibérale – et la façon dont elles ont été contestées par les sociétés civiles de certains États non occidentaux. Pour appréhender la mondialisation, la recherche doit intégrer un examen des mentalités et des idéologies des classes subalternes, notamment dans les pays non occidentaux et leur active ou passive affiliation aux formes sociales et politiques dominantes. Ainsi, le discours postcolonial s'inscrit dans la dénonciation d'un discours qui présente une linéarité entre l'ordre westphalien et la mondialisation, qui façonne les relations internationales contemporaines⁶². Shampa Biswas écrit ainsi :

*What would happen to our understandings of the global if we reorient the focal moments of global history in the telling of the International Relations narrative – so that Bandung (April 1955) for instance occupies a place as significant as Westphalia, not as a moment of discontinuity of rupture, but on the contrary a moment that allowed us to account for a distinct Third world voice and to study change with (colonial) continuity?*⁶³.

Barry Buzan et Amitav Acharya ont également mis en cause cette centralité occidentale, en utilisant notamment Gramsci, à propos de la difficulté d'une théorie des relations internationales non occidentales en Asie : « *Western [International Relations Theory] IRT has not only built the stage and written the play, but also defined and institutionalized the audience for [International relations] IR and [International Relations Theory] IRT* »⁶⁴.

Dans la continuité de ces positions, Gramsci et les néo-gramsciens semblent être des « compagnons de route » de l'essor des théories non occidentales. A partir de la décennie 2000, ils sont un élément important pour déconstruire l'eurocentrisme des relations internationales, aux côtés des travaux d'Edward Saïd ou de Dipesh Chakrabarty⁶⁵. John Hobson, Mustapha Kamal Pasha et Giorgio Shani⁶⁶, pour n'en

⁶¹ Gayatri Chakravorty Spivak, *A Critique of Postcolonial Reason: Toward a History of the Vanishing present*, Cambridge, Harvard University Press, 1999 dans l'introduction.

⁶² Voir Shampa Biswas, « Empire and Global Public Intellectuals: Reading Edward Said as an International Relations Theorist » (2007) 36:1 Millenium - Journal of International Studies 117 à la p 132.

⁶³ *Ibid* à la p 133.

⁶⁴ Acharya et Buzan, *supra* note 5 à la p 436.

⁶⁵ Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Editions Amsterdam, 2010; Edward Saïd, *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*, Paris, 2005, Le Seuil.

⁶⁶ John M Hobson, « Is critical theory always for the White West and for Western imperialism? Beyond Westphalian towards a post-racist critical IR » (2007) 33 Review of International Studies 91 [Hobson]; Mustapha Kemal Pasha, « Islam, Soft Orientalism and Hegemony : A Gramscian Rereading » (2005) 8

citer que quelques-uns, utilisent ainsi les approches critiques issues des néo-gramsciens.

Mais les approches gramsciennes ont été victimes d'un effet boomerang, en particulier dans la seconde partie des années 2000, lorsque ces théories ont été discutées et critiquées comme des théories avant tout « occidentales », dans le cadre de la remise en cause de la production du savoir. Pour les auteurs de ce champ, les catégories occidentales restent imprégnées par la domination et l'hégémonie occidentale. Dans cette idée, certaines notions font écho aux difficultés pour penser une théorie non occidentale à partir des questionnements occidentaux, même à partir d'une armature critique, « l'orientalisme *soft* » – opposé au *hard*⁶⁷, et « l'eurocentrisme subliminal » – opposé au conscient⁶⁸. Les auteurs Mustapha Kamal Pasha et John M Hobson entament ainsi une certaine critique de la théorie néo-gramscienne à partir d'un discours qui semble privilégier l'établissement d'une hégémonie globale occidentale et une présentation de l'altérité (au sens large) comme principale source des mouvements contre-hégémoniques ou de la résistance à l'économie globale et à l'universalité de la culture.

C'est cette dernière qui apparaît comme un *casius belli* pour nombres de théoriciens, arabes, chinois ou indiens notamment qui opposent plutôt des universels, occidentaux contre différents non-occidentaux. Paradoxalement, c'est à partir de la revendication d'un universalisme alternatif, d'une domination alternative et donc d'un bloc historique alternatif, que l'appareil critique mis en place par Gramsci et internationalisé par les néo-gramsciens retrouve une légitimité.

Critical Review of International Social and Political Philosophy 543 [Pasha]; Shani, « 'Provincializing' », *supra* note 45; Shani, « Towards a Post-Wertern IR », *supra* note 9.

⁶⁷ Pasha, *ibid.*

⁶⁸ Hobson, *supra* note 66 à la p 92.